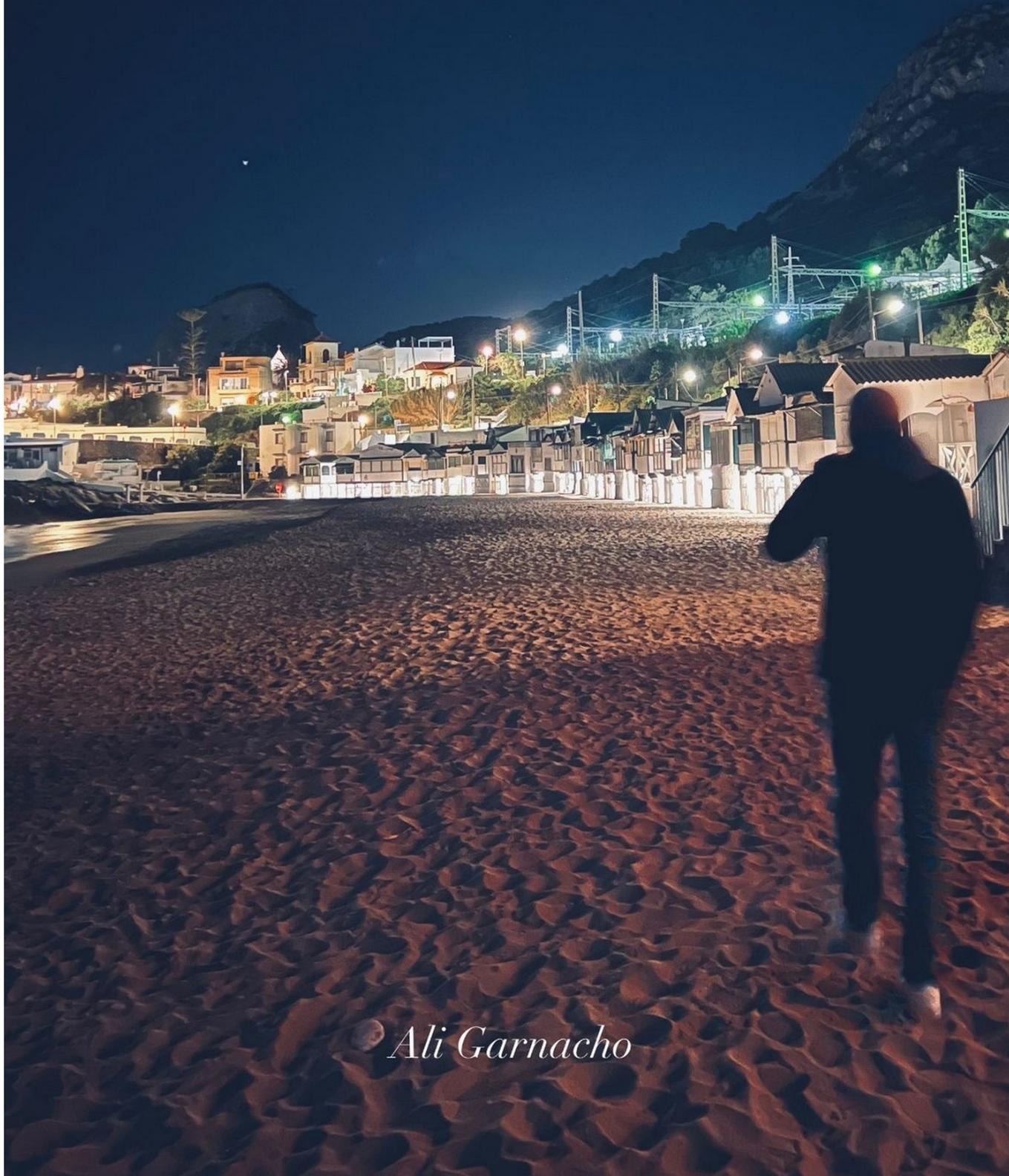


COMMENT JE SUIS MORT



Ali Garnacho

Ali Garnacho

Comment je suis mort

© Ali Garnacho, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4481-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Ni le feu ni la glace ne sauraient atteindre en intensité ce qu'enferme un
homme dans les illusions de son cœur. »*

Francis Scott Fitzgerald

Neuf étages... Ça fait dans les combien ça ? Vingt-cinq mètres ? Normalement, je meurs, non ? Parce que franchement, si je me rate, j'aurai l'air de quoi ! ?

Je regarde mon verre, il est encore vide. Cette bouteille millésimée date de ma splendeur, quand j'étais Ali-Le-Grand, Ali-Le-Meilleur, Ali-Le-Fulgurant, le chef que tous admirent et que tous respectent, celui qui monte au feu avec ses troupes, la main sur le sabre. Je vide le reste de la bouteille dans mon verre. Je refuse qu'elle me survive.

— À la tienne, Dieu ! dis-je en levant le cristal de bohème vers le ciel. Ali-le-naïf n'est pas plus con que Job, j'ai bien compris la leçon, crois-moi. Tu as donné, tu as repris, et alors, ça s'arrête quand ? Moi j'ai tout perdu. L'argent, au fond, je m'en fous, mais ils sont où mes idéaux, et elle est où ma dignité ? Tu ne réponds pas, hein ?

Je bois trop vite et m'étrangle dans un petit rire désabusé.

— J'ai jamais cru en toi, alors forcément...

C'est l'heure entre chien et loup, celle où les masques tombent et les ombres se dévoilent. C'est une belle heure pour mourir. Tu as perdu, Boris, on ne tuera pas tous les affreux, parce qu'à la fin, c'est le gentil qui meurt. Je ne suis pas parfait mais j'y ai cru, et j'ai été sincère. Mais en vrai, je voulais prouver quoi ? Et à qui ?

Je m'accoude à la rambarde. Je n'ai rien mangé depuis hier soir, en revanche, je n'ai pas lésiné sur les cafés. Et puis à 19 heures, hop ! Bouteille. À 19 heures, pas avant, parce qu'avant, c'est picoler, c'est pour les alcoolos qui s'enfilent des blancs affalés sur le zinc des bistrots. Moi, ce n'est pas pareil. D'ailleurs, je vais la savourer cette dernière gorgée. Je bois et je lève mon verre vide vers le ciel rougeoyant.

— Va brûler en enfer, Petiget, avec tes coups de pute... et tes putes tout court !

Je trébuche sur la bouteille, elle roule vers la porte-fenêtre. Le verre glisse de mes doigts et décide d'aller explorer ce qu'il y a de l'autre côté de ma terrasse, comme si d'un coup il était épris de liberté ou de légèreté, comme s'il voulait me montrer la voie ou m'envoyer un message. Je me penche un peu plus et je plisse les yeux comme un con en espérant voir le cristal exploser sur l'asphalte, vingt-cinq mètres plus bas donc, si mes calculs sont bons. Mais je n'entends rien d'autre que le ronronnement de la circulation et j'aperçois les lumières des réverbères qui viennent comme par magie de s'allumer le long des rues, comme

des chapelets d'étoiles qui s'entrecroisent. C'est un signe, le ciel est en dessous de moi.

— Attends-moi, petit verre, je te rejoins, dis-je le regard hypnotisé par le ballet des feux des voitures qui jouent dans ce paysage céleste qui n'est qu'à moi.

Si je n'étais pas ivre, oserais-je le faire ? Le voudrais-je seulement ? Au fond de moi, une petite voix murmure que « oui », et elle n'est pas ivre, elle est juste profondément déprimée, usée d'avoir encore et encore essayé. Déprimée, mais déterminée aussi. Elle veut que ce manège cesse, pour mon pauvre cerveau qui a des airs de manoir hanté, comme pour tous ceux qui m'accompagnent encore aujourd'hui malgré mon inépuisable nuisance.

Je lève une jambe, mais cette putain de rambarde a dû faire une poussée de croissance car mon pied ne parvient pas à atteindre le dessus. Je pousse sur mes bras et enfin mon genou passe. Si j'étais resté vivant, j'aurais probablement ajouté à la liste de mes bonnes résolutions de reprendre le sport. Je suis presque à califourchon, ça va faire un peu mal, mais ensuite je volerai.

Pour un 7 octobre, il ne fait pas froid. Même avec ma simple chemise j'ai eu chaud toute cette putain de journée. Mais là, je sens le courant qui remonte le long de l'immeuble. Personne ne vous parle jamais de ce courant qui lèche les immeubles, prêt à cueillir et caresser ceux qui basculent. Je ferme les yeux, mon bassin pivote un peu et je grimace, les couilles écrasées sur le métal. L'air s'engouffre dans mes poumons et j'ai la fulgurante conscience que, dans quelques secondes, je ne respirerai plus jamais. J'ouvre les yeux et regarde le ciel presque noir maintenant au-dessus de moi. Je vais mourir, écrasé entre deux ciels. Mon pied gauche a pris appui de l'autre côté, je lève la jambe droite. J'ai l'impression que cela dure une éternité, mais cela ne prend en réalité qu'un instant.

C'est mieux ainsi, je ne manquerai à personne. Ali-le-Looser tire sa révérence. La deuxième jambe passe plus facilement que la première, je suis fier de moi, au moins je ne raterai pas mon suicide. J'hésite entre plonger ou me laisser chuter, alors je ferme les yeux. L'alcool dans mon estomac vide me fait tourner la tête. Je souris, je crois. Lâcher prise et ...

— Papa ?

Six ans plus tôt, presque jour pour jour

Mon premier jour. Encore un premier jour. Mais, assis dans le métro, je sens que celui-là sera différent de ceux qui l'ont précédé. En tout cas, je vais tout faire pour qu'il le soit. Les autres avant n'étaient que des brouillons, voués à la poubelle après seulement quelques semaines. Qui sait si cette fois ce ne sera pas un chef-d'œuvre, le mien, celui que je mérite ?

Je m'appelle Ali, mais ne voyez dans ce prénom rien d'autre qu'un acte engagé de mes parents pétris d'idéaux égalitaires, et à mon sens, sur ce point en tout cas, complètement irresponsables. Parce que j'étais né à Alger, où dans le cadre de la coopération ils enseignaient à une minorité de privilégiés toute la bienveillante grandeur de la France, c'est l'humour, la noblesse, l'envie de prouver leur engagement où je ne sais quel sentiment contestataire qui avait présidé à ce choix de prénom. Il n'eut sur ma vie rien d'anodin. Je ne suis pas là pour stigmatiser ou polémiquer, mais il est arrivé que cette simple question de prénom fasse la différence pour un anniversaire, ou pire, pour une relation d'amitié. Être ou ne pas être invité, être ou ne pas être admis par ses camarades ou leurs parents, telle était la question. Tout cela parce qu'à la simple évocation de mon prénom, sans même me voir parfois, on m'avait épinglé dans la catégorie « pas trop fréquentable ». Quand on est enfant, et même plus tard encore, ces choses-là comptent. Je me suis parfois demandé : si nous étions partis en Asie et si à la place d'un garçon une fille était née, l'auraient-ils appelée Sushi ?

Je viens d'un milieu de prof où gagner beaucoup d'argent est presque la preuve d'un défaut d'éducation, surtout si c'est en faisant du commerce. Quand on est cultivé et bien élevé, on ne s'abaisse pas à ça. Voilà pourquoi je n'ai pu m'offrir autre chose que le costume à la coupe douteuse et au tissu trop brillant que je porte ce matin. Je n'en avais jamais eu besoin jusqu'ici, et comme un gamin le jour de la rentrée des classes, je me demande à quoi vont ressembler les autres. Là, assis dans le métro, avec le clodo vautré sur le siège en face de moi et les trois jeunes en survêt, je passerais presque pour un homme d'affaires accompli. Mais je ne suis pas assez naïf pour croire que je vais faire illusion dans les bureaux des tours vitrées de La Défense. Au départ, l'apparence, ça ne comptait pas, parce que toute cette histoire ne reposait que sur un prérecrutement sur dossier. Puis on est passé aux entretiens dans les locaux. C'est là que je les ai

vus, tous mes concurrents, mes adversaires, mes futurs collègues de travail. C'est là que j'ai compris que malgré la diversité affichée, il y avait un réel décalage. Que si je n'avais pas à rougir de la piètre facture de ma tenue, signe sûrement de mes grandes qualités intellectuelles pour toute personne ayant une certaine élévation philosophique, au pays des affaires, eh bien si, quand même, l'habit aide un peu à faire le moine ! Moi en tout cas, simple postulant, j'avais l'impression sur cette simple analyse visuelle de pouvoir prédire qui serait pris et qui ne le serait pas. Et je n'étais pas dans le bon paquet.

À la présélection, il y eut des questions, toutes sortes de questions. Parfois sur moi, parfois sur ma vision des choses. Parfois aussi ce furent juste des phrases qui, sous couvert de banalité, me semblaient vouloir évaluer un certain niveau de culture académique. Là, au moins, j'étais quasi sûr de réussir l'épreuve ! Mais pour le reste ? Qu'attendaient-ils vraiment ? Fallait-il être un requin clairement affirmé, au risque de paraître un peu trop orgueilleux pour être fiable ? Fallait-il au contraire montrer juste la pointe de crocs naissants qui perçaient la gencive, au risque de sembler un peu trop timoré ? Je n'ai pas eu l'occasion d'y réfléchir. J'étais bien trop sous tension pour amorcer une stratégie. J'ai juste essayé de nager jusqu'à la rive sans me noyer. Si je survivais, il serait toujours temps plus tard de dessiner les plans d'un radeau pour les prochaines traversées en eaux troubles.

Et j'ai survécu. Je dirais presque « contre toute attente », même si quelque part au fond de moi, je crois que je n'en avais jamais douté. Appelez ça orgueil ou vanité, mais comme dit Roger Peyrefitte, « ce que l'on croit de la vanité résulte souvent d'un complexe d'infériorité ». Et question complexe d'infériorité, je m'y connais ! Alors, je suis excusé. J'ai donc reçu un appel quelques jours plus tard. J'ignore combien il y avait de noyés, cadavres à demi vivants flottant sur les eaux bourbeuses du fleuve business, mais je faisais partie des survivants. Bravo Ali ! Tu viens de gagner ton ticket pour le niveau 3 : la formation !

C'était mercredi dernier. Et me voilà donc, cinq jours plus tard, assis dans ce métro, encore shooté par l'excitation, avec mon costume cheap. Et une mallette en cuir verni posée sur mes genoux. À peine avertie de mon succès, ma mère a tenu à me l'offrir. Cela a dû occuper son jeudi, son vendredi peut-être même aussi, quoi qu'elle en dise. Dans son imaginaire fait de principes et de normes, cet accessoire aux fermoirs et aux serrures dorés signe le businessman aiguisé. Pardon, l'homme d'affaires accompli. C'est tout ce qui doit normalement révolter ses idéaux d'humaniste de gauche. Mais pour l'amour de son fils, elle repousserait n'importe quoi, même les lignes de sa bienséance. Sans cette

mallette qui doit, selon elle, abriter les précieux contrats que je ne vais pas tarder à signer, je ne serai jamais reconnu par mes pairs. Et avec elle, dès mon premier jour, j'allais assumer aux yeux de tous ma future position de patron, poste auquel elle me trouvait incontournablement prédestiné, et qui me revenait légitimement, presque de droit divin. Parce qu'une fois passée son aversion pour cette orientation professionnelle, synonyme à ses yeux quelque temps avant de déchéance morale et sujette à peu de respect, je devais en attendre le meilleur, c'était le moins qui m'était dû.

On ne va pas tarder à le savoir

J'enchaîne les couloirs, je suis le fléchage et rejoins enfin mes futurs collègues. Y en avait-il qui étaient à la même journée d'entretiens que moi ? Il me semble n'en reconnaître aucun. Je ne sais même pas combien de cessions furent nécessaires, combien de postulants sont morts avant même de rejoindre la première ligne de combat. Nous sommes une quinzaine, et je crois comprendre que d'ici la sortie de cette formation, un ou deux au minimum nous abandonneront encore, de leur propre choix ou non. J'ai assez confiance en moi pour savoir que je ne lâcherai pas si je ne le veux pas. Ce n'est pas ça qui me fait peur. Non, le plus terrifiant, c'est que j'ai l'impression d'être un canard au milieu des paons. Rien en moi n'a l'élégance raffinée ni l'assurance naturelle des hommes que je vois autour de la table. De loin, dans le contre-jour, sur une photo sépia, peut-être ne verrait-on pas la différence. Mais là, sous les néons implacables de la salle de réunion, avec mon costume et ma mallette de second choix, je ressemble à une poterie modelée par la main d'un novice au milieu d'une exposition de faïences fines.

Les minutes s'écoulent, elles s'étirent même mollement, très mollement, jusqu'à presque en devenir une pâte informe qui jamais ne s'étend jusqu'au bord des soixante secondes requises pour passer à la suivante. Ça devait commencer à 8 h 30, il est 45, et toujours rien. Quelques-uns parlent entre eux, évoquent leur cursus, sourient même, manifestement aussi confiants qu'impatients. Je ne peux m'empêcher de jalouser leur assurance. Ils sont comme des chiens de chasse, ils ont pissé sur les mêmes bornes, ils se sont reniflés, ils se reconnaissent. Moi je dois puer le bâtard, le sans pedigree, le sans race, pour ne pas dire le sang rance à dix mètres. Je suis l'intrus, l'acteur de série B qui n'a pas bien travaillé son rôle. Je suppose qu'ils se rassurent à l'idée que je serai le premier à dégager. « Allez ! Au revoir, Ali ! »

Aucune zone d'ombre pour me cacher, j'ai l'impression que tous les spots du plafond sont braqués sur moi et je sens mes aisselles qui se mouillent d'une transpiration malodorante malgré ma douche ce matin, mon hygiène irréprochable et la clim en mode congélateur. Des auréoles sous les bras, voilà juste ce qu'il me manquait, me dis-je au moment où la porte s'ouvre sous l'impulsion d'une main vigoureuse.

Je le reconnais, ce qui n'est pas un exploit. Il est dans l'organigramme sur les plaquettes de présentation de l'entreprise ; c'est Stéphane Ortega, le directeur commercial himself. Je suppose qu'il est venu jauger les recrues qui rejoignent